



— Je dois t'empêcher de faire une sottise. (Page 233.)

toujours agréable, même à l'homme généreux qui vous offre de l'argent et qui apprend ainsi que vous n'en avez pas besoin; de sorte qu'il conserve le mérite de son offre sans avoir eu besoin de la mettre à exécution.

— Bien, dit l'hôte.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

— N'est-ce pas plutôt le plaisir de voir mon embarras?

— Quel embarras?

— Tenez, je ne sais pas mentir : je n'avais pas affaire dans le quartier et je ne suis pas allé à l'Observatoire.

— Alors, comment vous trouvez-vous ici?

— Par pressentiment, peut-être, de vous y rencontrer.

La jeune fille rougit.

— Est-ce la première fois que vous venez vous promener dans mon quartier?

— Je viens tous les jours,

— Depuis longtemps?

— Depuis quinze jours, depuis le jour où je vous ai reconduite chez vous.

— Vous aimez donc beaucoup cette promenade?

— Beaucoup.

— Les arbres sont pourtant bien tristes, dépouillés de feuilles.

— Aussi n'est-ce pas la verdure que je viens voir.

— Qu'est-ce donc?

— Vous voulez le savoir?

— Si ce n'est pas indiscret.
— Je viens voir les fenêtres de la femme que j'aime.

— Vous aimez une personne de mon quartier? demanda vivement la jeune fille.

— Oui, répondit laconiquement le jeune homme.

— Est-elle belle?

— Je ne connais rien de plus beau.

— Brune ou blonde?

— Brune comme la nuit.

— Petite ou grande?

— Grande, mince, svelte comme un jeune arbre.

— Et vous l'aimez beaucoup?

— Passionnément!

— Et elle, vous aime-t-elle?

— Je n'en sais rien.

— Comment! vous n'en savez rien?

— En vérité, non.

— Elle ne vous a donc jamais parlé de son amour.

— Jamais!

— C'est inexplicable.

— Cela s'explique très-bien, au contraire.

— Comment cela?

— Elle ne sait pas que je l'aime.

— Vous ne le lui avez pas dit?

— Non.

— De façon que vous l'aimez à...

— A son insu? oui.

— C'est étrange! dit la jeune fille, après avoir un moment réfléchi.

— Que dites-vous?

— Rien.

— Vous ne comprenez pas que j'aime profondément une femme qui certainement ne pense point à moi?

Je vous demande pardon, monsieur Saint-Romain, je le comprends très-bien; j'ai sous les yeux un exemple frappant d'une aventure semblable.

— Vous?

— Oui, moi. Mais il n'est pas question de moi; il s'agit de vous en ce moment. Quand

vous voyez celle que vous aimez, elle ne s'aperçoit donc pas de l'émotion que doit vous causer sa présence?

— Il paraît que non. Je la vois si peu d'ailleurs, qu'elle a rarement l'occasion de remarquer une émotion.

— C'est étrange! — répéta la jeune fille.

— Qu'y a-t-il donc de si étrange dans ce que je vous raconte?

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, monsieur Saint-Romain, non pas la ressemblance absolue, mais l'analogie singulière qui existe entre votre histoire et la mienne, je veux dire celle d'une de mes amies.

— Eh bien! racontez moi cette histoire de... votre amie.

— Je ne veux pas vous tromper, monsieur Saint-Romain; cette histoire n'est pas celle d'une de mes amies.... Je vous dois confiance pour confiance. — C'est la mienne.

— Elle m'intéressera davantage. Parlez!

— J'aime aussi un jeune homme auquel je pense jour et nuit.

— Vous? dit avec émotion Saint-Romain.

— Oui, monsieur Saint-Romain.

— Et lui, vous aime-t-il?

— Je n'en sais rien.

— Comment, vous n'en savez rien?

— Pas plus que vous! Vous voyez l'analogie qu'il y a entre nos deux histoires.

— Il ne vous a donc jamais parlé de son amour?

— Jamais.

— Voilà un singulier amour, dit avec une sorte de tristesse le jeune homme; très-singulier! Et il y a longtemps que vous connaissez ce jeune homme?

— Deux mois!

— Vous le voyez souvent?

— Malheureusement, non. En deux mois je ne l'ai vu que trois fois.

Ces mots, deux mois et trois fois, remplirent de trouble le cœur du jeune homme.

— Où le voyez-vous? dit-il.

— Dans la rue, répondit la jeune fille en souriant.